

## Après la tourmente

Je marche au bout du monde. Au milieu de tout, au milieu d'un rien. Dans le néant et l'effervescence. Vers un lieu inconnu où je brûle pourtant de me rendre. Je suis seul, comme toujours, je parcours le monde. Mon regard se promène, au loin. Tout me semble morne, figé en un ultime portrait, rongé par le temps, pris dans les glaces de mon oubli. Un ultime crépuscule, au début de ce triste printemps. Au fil de mes pas, j'arrive au sommet d'une colline, si minuscule face à l'immensité d'un infini champ de blé qui s'étend derrière elle. Je ressens un apaisement, un calme. Une étrange joie face à ces millions de petits soleils, aussi éphémères que la nuit.

Un grand bruit de ressac se fait entendre. Je guette l'horizon, espérant saisir au vol cette étrange mélodie. Au loin, les tiges des plantes d'or ondulent. Ô magnifique océan, couleur d'une lueur si hostile à mon coeur. Quelque chose arrive, la brise s'est fait houle. Une invisible force qui me terrifie. Un vent violent et glacial. Une puissance dévastatrice. La vague approche, vite, trop vite. Serait-ce venue ma fin ? Serait-ce enfin la vague qui me fera chavirer ? Comme cette femme autrefois...

A la place du blizzard, c'est un mur qui me heurte. Un mur volatile, fait de mes désillusions et de mon tourment. Contact. Je ne suis plus rien. C'est au moment où mon envol prend fin et que je m'écroule dans la poussière que le ciel se déchire. La pluie s'abat en un cataclysme. Un infernal monstre venu de mes cauchemars. Serait-ce la fin d'un monde, la fin de nos vies ? Je vois plus rien, mes yeux saignent, écorchés par l'ouragan qui me torture. Au fond de la tourmente, je me souviens de la tempête de nos corps enlacés, de la démente de mon coeur déchiré. Je me retrouve au sol, plaqué par la peur. Le vent m'emporte, je suis brisé, submergé, détruit. Je ne peux plus penser. Comme je suis faible ! Petit être de tourments et de tortures, victime des nuages et du ciel. L'eau rentre dans mes poumons et mes entrailles. Je me noie, je vais sans doute me noyer. Les perles de pluie ne sont qu'un acide visqueux et sale. Les cieux ne sont qu'un sanglant amas de rouille. C'est une aurore pourpre qui se dessine à l'horizon. Un triste reflet de mon esprit en perdition. Le monde n'a qu'un vague goût de terre et un amer goût de sang. L'eau me ronge et me tue ! Je me tords, me traîne, je meurs, je souffre. Je m'enflamme ! Je suis fou à en mourir. Je ne suis qu'une sombre douleur, démente dans la nuit noire. La douce pluie détruit mon corps. C'est la fin de tout, la fin d'un rien. La naissance d'un océan de sang, de sel et de sueur. La seule trace de l'impitoyable zéphyr de nos amours en perdition. Les émotions ont déserté mon âme, les sentiments m'ont quitté. Adieu cruelle aberration, faiblesse terrible, au revoir amour ! Je subis la tourmente, sans espoirs, impassiblement.

Je rentre dans mon esprit, un cimetière. Ici, tout est calme. Je regarde une pierre tombale qui se dresse devant moi. Souvenirs. Petite souffrance égarée dans les temps. Je chavire, je m'effondre. Je porte une main au niveau de mon coeur. Il y a un vide, un néant. Un point sombre et insistant. Je me redresse, les jambes tremblantes. Je reprends la route, entre les neiges de mon chagrin. Les feuilles mortes crissent sous mes pas, doux chants de folie qui guident nos vies vers des illusions d'espoirs. Seul, j'avance, recroquevillé sur moi-même, pour protéger de la douleur ce néant qui me sert de coeur. J'ai une blessure au creux des paumes, la déchirure du condamné. Mes poumons se vident et se remplissent, en un douloureux signe de vie. Je me traîne, me rassure, sombre dans la démence. Je prends dans mes bras mon propre corps, me parlant doucement. Sombre folie. Je suis brisé ! Ô beau ciel sanglant ! Barbare impie et meurtrier ! Toi dont les corbeaux gardent les cimetières d'ici bas. Cimetière, contrée d'amour et de pleurs, champs où perle les larmes des morts, demeure de souvenirs destructeurs. Je hurle, je me tords, je suis tordu. Je suis cassé. Je ris à en mourir. Je me presse le visage de mes mains pleines de sang. Je sers, je sers, je vais exploser ! Je veux mourir, je vais mourir. Je ne peux même plus pleurer. Je suis flou, éphémère. Je vais disparaître.

Je m'échappe de mon esprit. Le sanglant crépuscule illumine toujours le monde, éclairant la rosée d'un matin parti depuis longtemps déjà. Et après ? La nuit, le noir, le néant. Plusieurs portent vers le même univers. Une lande brumeuse et froide. Une contrée de douleur, scarifiée sans cesse par le blizzard. Un refuge d'être solitaire, vivant avec peine sous le regard brûlant des étoiles, fuyant le monde, pour être libre, comme le vent. Impact. La tempête me cueille. Les amertumes reviennent, amenant avec elles les anciens paysages. Je finis d'être rongé, brisé, noyé, cassé, déchiré, détruit par l'ouragan. Mon sang teint le monde. Je ne pourrai bientôt plus exister ! Disparaître ! Je vais disparaître ! Enfin ! J'ai été l'amant de la brise, dans un doux rêve que la tempête a balayé d'un souffle, je goûte la solitude pour dernier repas.

Je m'écroule. Dans sa clémence, la Terre m'absorbe. Je me glisse en elle, dans une étrange quiétude. Je descends, sans cesse. Tout est à nouveau calme. Je me fonde en cette planète. J'atteins son centre, Je me consume, m'évapore. Je refais surface. Me voilà perdu au milieu d'un champ, bordé de grands arbres. Je suis le solitaire épouvantail, n'effrayant plus les oiseaux. Un monstre de poussière de mélancolie et de tristesse, n'attirant que les corbeaux. Je suis seul, je contemple, ce que je suis, ce qui m'entoure. J'observe la belle aurore. Je sens sous moi la terre âpre et les racines des puissants chênes. Que de nostalgie devant cette fuite du temps et du paysage. Les larmes me prennent, brisant ce subtil équilibre. Je suis ivre de peine dans mon champ de solitude. La neige s'abat, doux mirage. Je prie pour m'enfuir. Tout devient froid et humide, les blancs cristaux fondent sur le sol et sur mon visage. Je cherche désespérément le bonheur. Que faire ? Je ne vois rien venir...

La neige se fait caressante. Il est drôle de voir le monde se teinter de joie. Le monde retrouve des couleurs. A travers les froides larmes du ciel, j'aperçois un matin souriant. Au fond du vert intense du paysage printanier, je crois l'apercevoir. Une silhouette au loin. Un vague espoir m'enlace. Mon coeur bat, je vis. Quelle douceur. J'aime cette sensation.

Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir mourir ? Mes larmes se perdent au vent. Je pleurs, longtemps. En fermant les yeux pour ne plus voir le beau paysage se troubler encore.

Lorsque tout cesse enfin, lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, le crépuscule m'accueille. La journée s'est enfuie. Plus sublime que la paix, plus puissant que les sentiments, plus grand que les émotions, aussi seul que moi. Doux coucher de soleil. Je reste immobile, savourant chaque seconde de cette vie qui s'offre à moi, dégustant ce paysage sublime. La nuit apparaît. Elle me caresse, m'enlace, me berce. Je m'endors.

Je me fais explorateur de rêve. Je marche. Au bout de mon esprit. Là où tout change, à chaque instant. Là où Aurore et Crépuscule se sont rejoints pour devenir amants. Le soleil se reflète sur cette terre fertile. Un autre champ de blé s'étend devant moi, douce mer d'or pure. Toi dont les vagues majestueuses sont créées par la brise.

Je sens soudain une puissante vibration provenant du sol. Je ferme les yeux, n'osant imaginer la fin de ce monde si merveilleux. A la place du cataclysme attendu, je me retrouve projeté dans les airs par un cerisier naissant. Il croît, sans cesse, m'amenant au travers des nuages, pour toucher la voûte céleste. Je suis au sommet de ce monde, au sommet d'un arbre titanesque. Sa croissance extraordinaire s'arrête doucement. J'éprouve une certaine joie face à ce sublime décor. Tout est calme, on dirait le rêve d'un enfant. J'ose regarder le sol, si loin de moi à présent. Le paysage qui s'y dessine me coupe le souffle. Je découvre un immense fleuve dont le lit serpentin se finit dans un océan limpide et pourtant terriblement obscur. Les fleurs du gigantesque cerisier se détachent une à une, elles virevoltent au gré du vent, descendant vers la Terre. Merci arbre-monde, belle est ta neige cette année.

Je me décide à lever les yeux. Alors, tandis que la nuit gagne cet univers, je découvre les cieux. Je ne sais que dire, je ne sais que penser face à cette oeuvre d'art, face à cette beauté irréelle. Vais-je me réveiller ? Je suis sous le regard brûlant des étoiles. L'astre lunaire caresse mon visage de ses doux rayons. Ce qui surgit tout à coup en moi, c'est la douceur de ce paysage. Devant moi, l'infini, un attrait désespérant pour ce vide. Je suis pris de passion. Je prends mon élan et m'élance, sur une des immenses branches du cerisier. Je cours à en perdre la raison. Vais je goûter l'extase ? J'arrive au bout des branchages. Je saute, de toutes mes forces. Je tends les doigts, frôle les étoiles, tombe. Je quitte le voile céleste, à regret. Je chute, librement. Je me tourne vers la Terre. Je suis pris d'une angoisse. La mort viendrait-elle en ce moment si sublime ? Le vent et l'aube m'ont rejoints. Ce dernier me retient dans ma chute. Il m'attrape par la main. Ainsi, nous valsons dans les airs. Je retrouve l'ouragan, la tempête de nos corps enlacés. Nous ne faisons plus qu'un. Nous parcourons le monde dans une brise d'espoir, doux songe enfantin. Après avoir fait cent fois le tour de cet univers, le vent me lâche, à mon point de départ. Triste et douloureuse séparation entre deux amants.

Ma chute se prolonge, droit vers le fleuve. J'écarte les bras pour savourer l'ultime instant, je n'ai plus peur de la mort. Ce geste me ralentit. Je me pose doucement sur un des

grandioses pétales de cerisier qui navigue par là. Ainsi, je glisse sur le fleuve. Devant moi, l'océan, derrière moi, plus rien. L'aurore fait de lui une mer de sang, comme mon coeur. Le temps s'écoule en une douce mélodie de piano, sublime et douce, comme la caresse de la brise sur mon corps. Je suis le rêveur, songeant sa vie, vivant ses rêves, dans une douceur extrême, dans un amour grandiose. Le jour est pleinement arrivé, l'océan est maintenant le reflet azur du ciel. Je quitte le fleuve pour naviguer en lui. La côte disparaît bientôt de ma vue. Je me retrouve alors propulsé hors de l'eau par un immense galion. Je me retrouve à sa proue, face au paysage sublime. Je suis le capitaine du bateau navigant sur l'océan des morts. Le ciel est d'un bleu pâle, la mer est d'un bleu profond. Cet horizon est si pleinement vide ! Il me fait rêver, il me fait me souvenir. Je pense à elle qui est loin de moi. Je pleure. Je ne sais plus réellement pourquoi. Je suis en perdition. Mon coeur tangué. Tiens, je vis. Bonjour, monde ! Je suis seul, comme toujours, je suis libre à en mourir. Les vagues montent, une tempête se prépare. L'ouragan arrive, doux amant de la mélancolie. Je suis le voyageur, ayant embarqué sur le navire des derniers jours, cherchant la vague qui me fera chavirer. Elle arrive, enfin. Je la vois, au loin. Elle me prend, me caresse, me noie. Je meurs, je me réveille.

Lumière, douce lumière. Ai-je été triste hier ? Je ne sais plus. Je n'ai aucune raison de l'être. Autour de moi, tout est tourbillon de vie. Les chrysanthèmes couvrent le sol. Les papillons volent dans les airs. C'est enfin le printemps. Des cerisiers épars se balancent au vent. Je me souviens d'elle. Souvenir lointain et flou. Comme je l'aime. Je me souviens de cette étoile, non pas dans le ciel, mais posée délicatement sur Terre. Une petite poussière au milieu d'un tout, éclairant tant bien que mal toutes les heures de la nuit, observant le temps qui passe jour après jour. Une petite étoile. Non pas dans les cieux, mais dans mon coeur, contemplant mes rêves les plus intenses, tentant d'éclairer mes cauchemars les plus sombres, au risque d'en perdre la vie. Au risque d'en perdre la raison. Une sublime étoile, belle et éphémère, élue de mon coeur, à jamais. Mon âme est maintenant une chaude nuit d'été. J'avance sur une plage de sable fin, goûtant une dernière fois à la brise. Je me tourne vers l'océan, le contemple. C'est une fin heureuse. Étrange. Tout s'arrête ici. Au revoir, monde !

J'ai soudain entendu des bruits de pas provenant du lointain. Je me suis retourné. Elle était là, courant vers moi, souriant, belle et essoufflée. J'ai couru à sa rencontre. Pris tous deux par notre élan, nous avons tourné sur nous-mêmes un court instant, avant de tomber dans le sable. Je l'ai enfin retrouvée, je me suis retrouvé, à la croisée des chemins, perdu, en perdition. Allongés sur la plage, dans la nuit, nous avons longtemps ri, en nous échangeant des poèmes, des baisers, de doux murmures, de tristes souvenirs. Nous avons contemplé le ciel charbon, en caressant les étoiles de nos yeux complices, heureux. C'est ainsi que nous nous sommes endormis, à jamais.

**Joachim SASTRE**